

GEORGES LAMOTTE

« À ma place, qu'aurait fait Jésus ? »



L'abbé Georges Lamotte n'est pas un prêtre comme les autres. Retraité après avoir été pendant vingt-cinq ans le curé de Malonne, près de Namur, il s'est aujourd'hui engagé à aider « la femme la plus haïe de Belgique », Michelle Martin. Un choix qui ne lui a pas attiré que des compliments, notamment de la part de la presse. Mais un engagement qu'il estime irrépressible. Parce que, toute sa vie, l'abbé Lamotte n'a cessé de militer pour la liberté et la quête du bonheur.

— **S**uite à un entretien que vous avez récemment accordé à une journaliste, vous vous êtes retrouvé à la Une d'un quotidien populaire wallon sous le titre : Les secrets de Michelle Martin dévoilés. Vous y étiez nommément accusé d'être l'un de ses proches. Comment vit-on cela ?

– J'ai eu le sentiment d'avoir été floué par la journaliste. Devant vous, elle faisait beau visage, se présentait comme très sympathique au point qu'on en ferait une amie. Puis, quand vous ouvrez le journal, vous constatez qu'elle n'a que du mépris pour vous. Pour les journalistes, peu importe la vérité. J'ai eu beau leur dire que tout ce qui avait été dit sur la vie actuelle de Michelle Martin était des mensonges, ils l'ont répété. On parle longuement avec les journalistes, mais ils ne retiennent que ce qui les intéresse, ce qui choque. Et le positif ne passe pas.

– *Valoriser le positif est un élément important de votre vie ?*

– J'ai toujours été en recherche de bonheur. Ce n'est pas parce qu'on est prêtre qu'on n'est pas comme les autres : on n'a qu'une vie et on ne peut se permettre de la rater. Je suis donc en quête du bonheur, ce que je trouve dans la rencontre avec les autres. Je ne saurais pas être heureux alors que j'ai autour de moi des gens malheureux.

– *Cette quête du bonheur, vous l'avez menée depuis votre jeunesse...*

– Je suis né à Bruxelles dans une famille heureuse. Mes sœurs et moi n'avons jamais manqué de rien. On aimait faire la fête, se retrouver. On chantait, on jouait... Jeune, j'ai beaucoup guindailé...

– *Et un jour on décide de devenir prêtre...*

– Depuis que j'étais enfant, j'avais toujours eu envie d'être prêtre. Pas pour célébrer des messes mais pour être un animateur de communauté. Je ne me suis jamais expliqué ce choix car, quand je voyais les prêtres de ma paroisse faisant des mariages et des enterrements à tour de bras, je ne voulais surtout pas devenir comme eux ! Raison pour laquelle je suis venu me former à Namur, au séminaire de Floreffe, où l'on était plus humain, plus proche des gens.

– *Floreffe pour un Bruxellois guindailleur : le changement était garanti...*

– Surtout que le séminaire était une vraie prison : on ne pouvait pas sortir, tout était

contrôlé. Tout le contraire de mon idée du bonheur. J'ai d'ailleurs craint à de nombreuses reprises de me faire renvoyer pour mon caractère contestataire.

– *Vous devenez prêtre, et vicaire à Mettet. Un choix délibéré ?*

– Pas vraiment ! J'avais demandé de ne pas être nommé dans un collège, où tout était fermé, rigide. Je voulais la pastorale, une paroisse, rencontrer des gens, avoir une vie normale. Et voilà qu'on m'envoie... au collège de Belle-Vue à Dinant ! C'était trop fort. Une véritable provocation. J'ai refusé. On m'a donc mis à Mettet. Ma première « punition », si l'on peut dire.

– *Mais vous avez obtempéré...*

– J'ai rempli ma tâche. Et pour occuper mon temps, j'ai tout de même enseigné, dans une école d'infirmières de Montignies-sur-Sambre. On échangeait sur tous les problèmes moraux que peuvent rencontrer des infirmières comme l'euthanasie, la pilule... Passionnant quand on considère que le fondement de la morale est la conscience éclairée de chaque individu. L'essentiel est que chacun se sente responsable et libre.

« Chacun a son histoire, son passé, son tempérament. Respecter l'autre, c'est essayer de se mettre dans sa peau. »

– *Enfin vous débarquez à Malonne, dans des circonstances difficiles...*

– Le curé s'était tué en voiture, et on me demande de le remplacer. Dès le premier jour, j'ai été conquis par l'ambiance. Mettet était un petit village, avec un esprit de clocher. Ici, on était plus ouverts, avec un esprit plus citoyen et une population au niveau socio-culturel différent. Mon prédécesseur avait créé une équipe paroissiale très ouverte... avec laquelle j'ai tout de suite rencontré des difficultés. Ses membres me considéraient comme très fermé, avec un esprit clérical. Ils se voulaient pluralistes, alors que je tenais à défendre la place de l'Église. J'arrivais avec ma vérité, estimant que c'est le curé qui sait.

– *Et vous avez changé...*

– Tout doucement, j'ai compris ce qu'ils entendaient par « ouverture », et je me suis adapté. L'équipe m'a boosté pour devenir un créateur de liens dans la localité, la plus dispersée de Belgique, avec

52 lieux-dits. On organisait des fêtes locales, des rencontres par quartier... C'était ardu, avec beaucoup de boulot, mais ça marchait bien, et j'avais de bonnes équipes. Mon objectif était de fournir aux gens un maximum d'opportunités de se rencontrer, se parler, se voir, s'entraider. C'est-à-dire créer un climat d'amitié et de convivialité.

En voyant toutes ces communautés, dont certaines n'allaient jamais à la messe, je me disais : « Si j'étais Dieu, je serais bien ici. » Dieu devait être heureux de voir les gens s'entraider, se rassembler dans la joie...

– *Pluralisme et christianisme, c'est compatible ?*

– Le pluralisme repose sur des valeurs humaines : le respect de chaque individu, de sa pensée, de sa façon de vivre, sans condamner, sans juger. Chacun a son histoire, son passé, son tempérament. Respecter l'autre revient à essayer de se mettre dans sa peau.

– *Dans une culture cléricale, cette attitude n'est pas acquise d'avance...*

– J'ai tout reçu des gens de ma paroisse. Ils m'ont « re-formé » et fait évoluer dans le sens du respect de l'humain.

– *Certains, dont des évêques, n'ont-ils pas dit qu'ils vous avaient « dé-formé » ?*

– Je n'ai jamais eu la moindre conversation avec un évêque. Je suis prêtre depuis 47 ans, et aucun évêque ne m'a jamais demandé « Comment vas-tu ? Qu'est-ce que tu fais dans ta paroisse ? Quels sont tes projets ? ». J'ai mangé en face-à-face avec des mitrés, mais à chaque fois, j'ai assisté à un monologue où ils racontaient leur vie. Or, si ton patron ne s'intéresse pas à toi, c'est que tu ne comptes pas pour lui.

– *Vous avez pourtant eu maille à partir avec l'autorité à propos des prières eucharistiques que vous rédigez chaque semaine...*

– Elles ont été contestées, mais jamais directement. À une occasion, l'évêque m'a fait l'affront de déclarer devant moi, en public lors d'une confirmation : « Ceci n'est pas la vraie prière eucharistique. La vraie est dans le missel. » Mais il n'a pas eu l'audace de me le dire entre quatre yeux.

– *Vous avez été un précurseur dans ce type de prière...*

– Mon souhait était qu'il y ait une prière eucharistique différente pour chaque

dimanche, dans le thème de l'homélie, afin qu'il y ait une unité dans toute la célébration. La prière eucharistique traditionnelle est un ronron qui passe au-dessus de la tête des gens. Le prêtre la récite à toute vitesse parce qu'il sait que cela ne veut rien dire pour une bonne part de l'assistance. Plus on répète, moins on y attache de l'importance. Alors que mes prières eucharistiques, loin d'être parfaites, sont demandées par beaucoup de personnes car ça les aide à prier pendant la semaine. Et elles mettent un autre esprit dans l'assemblée, qui participe.

– *Vous étiez l'un des seuls à oser ce type de prière. Pourquoi ?*

– Les autres sont soumis. Ils sont toujours prisonniers d'une obéissance servile à l'autorité. Et ils ont peur d'une réprimande ou d'un reproche.

– *Vous n'avez jamais eu peur...*

– Je n'avais rien à perdre. Et l'expérience que j'ai vécue m'a convaincu que ce que je faisais était positif et profitable pour la communauté.

– *S'il y a de moins en moins de gens dans les églises, c'est à cause de ce manque d'atmosphère ?*

– Je crois surtout qu'on a dépassé l'obligation legaliste. On veut reprendre sa liberté. On se rend compte que la messe telle quelle ne suffit pas. La première préoccupation des responsables d'Église se résume souvent à faire venir les gens à la messe le dimanche. J'en conviens, former une communauté pour célébrer l'eucharistie est essentiel mais malheureusement, cette « communauté » se résume souvent à une « assemblée ». Là est toute la nuance. Cette assemblée est composée de personnes réunies les unes à côté des autres qui, pendant quelques instants, célèbrent un rituel vidé de sa substance parce que déconnecté de la réalité. Tandis qu'une communauté est composée de personnes qui vivent quelque chose de commun, de concret qu'il s'agisse du travail, de la fête, de la souffrance ou du quotidien de leur vie.

– *Revenons à votre vie : aujourd'hui vous vous n'êtes plus le curé de Malonne. Mais vous avez toujours une forte influence dans la région...*

– Je suis retraité. Mais cela ne signifie pas que je reste dans mon fauteuil. Je me sens même plus prêtre qu'avant. Comme curé de paroisse, on est chargé d'une

multitude de contraintes matérielles : toitures, égouts, chauffage... Maintenant je suis beaucoup plus disponible pour aller vers les autres. J'ai fait de ma maison un lieu d'accueil pour tous ceux qui désirent parler, préparer un sacrement ou simplement partager un repas. Mon bonheur est d'aider les pauvres. Mais cela ne veut pas dire que je dois être pauvre moi-même. Contrairement à l'idée circulant dans l'opinion publique, le prêtre ne fait pas de vœu de pauvreté. Je touche ma pension. D'autres, comme par exemple, des prêtres professeurs d'université ou des évêques gagnent beaucoup plus que moi. Eux non plus n'ont pas fait le vœu de pauvreté. Et chacun a son propre patrimoine.

« Je n'ai pas cherché à aller à la rencontre de Michelle Martin. Ce sont les circonstances de la vie, la providence, qui m'ont amené devant elle. »

– *Enfin, il y eut votre rencontre avec Michelle Martin...*

– Je ne m'y attendais pas. C'est parce que je célèbre l'eucharistie avec la communauté des Clarisses qu'il était inévitable que je la voie. Comme tout le monde, je me demandais quelle espèce de femme cela pouvait être. Et en la rencontrant, j'ai vu une femme comme toutes les autres. Nos regards se sont croisés, elle m'a souri et s'est mise à parler sans que je ne lui pose aucune question. Elle m'a parlé de son passé, sa culpabilité, sa compassion pour les victimes... J'ai été marqué par cette rencontre. Je n'arrivais pas à faire le lien entre cette femme aimable, délicate, et celle qui a laissé mourir des enfants. Rentré chez-moi, je me suis dit : « *Qu'est-ce que je fais ? Si c'était Jésus qui rencontrait la femme la plus haïe de Belgique, qu'aurait-il fait ?* » Tout l'Évangile me démontre qu'il aurait été à sa rencontre, lui aurait tendu la main et l'aurait remise debout, relevée, et lui aurait dit : « *Va, ne pêche plus.* » Il lui aurait ainsi ouvert un nouvel avenir. Plusieurs paroles de Jésus me sont alors venues à la tête : « *Je ne suis pas venu appeler les justes mais les pécheurs.* » Ou « *Il y a plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent que pour 99 justes qui n'ont pas besoin de conversion.* »

Ou encore la phrase « *Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis* » que Jésus disait au larron meurtrier accroché à la croix près de lui. La vraie attitude évangélique était de tendre la main à cette femme, sans l'identifier à son crime.

– *Ce qui ne veut pas dire que vous niez le crime...*

– Jésus n'a pas nié la faute des gens, mais il ne les identifie pas à elle. Il voit qu'en chacun il y a un germe de bonté qu'il faut faire grandir.

– *Bien d'autres personnes méritaient d'être aidées. Pourquoi Michelle Martin ?*

– Je n'ai pas cherché à aller à sa rencontre. Ce sont les circonstances de la vie, la providence, qui m'ont amené devant elle. Mais c'est aussi parce qu'elle est la femme la plus haïe, la plus exclue, celle qui est au fond du panier.

– *Décider d'aider Michelle Martin, c'est aussi choisir de porter une croix. Cela ne se fait pas sans risques...*

– On sait que cela sera très lourd. Quand 80% de la population la méprisent et sont très violents à son égard, le morceau est gros à affronter. À vrai dire, je ne crains pas pour moi. Ce qui me préoccupe, c'est elle. Elle est vraiment dans une impasse totale, sans l'ombre d'une issue d'avenir. Trouver un travail, un logement, pouvoir aller sans risque dans un magasin, dans la rue, ce n'est pas pour demain !

– *Ici aussi, vous n'avez pas eu peur...*

– Il y a quand même eu une certaine appréhension. Mais je le fais sans hésitation. Je voudrais lui offrir l'occasion de rencontrer des gens, pour qu'ils puissent apprendre à la connaître et créer une chaîne d'amitiés autour d'elle.

– *Toujours votre recherche du bonheur et de celui des autres...*

– Le bonheur, peut-être pas. Mais au moins un épanouissement. Une intégration dans la vie.

– *Aujourd'hui, Georges Lamotte est un homme heureux ?*

– Dans la mesure où les gens autour de moi le sont, je le suis aussi !